

Présentation

par le Collectif

Les murs ont des oreilles... Et des yeux pour voir, quand ils ne sont pas aveugles. Les murs nous ont titillé les méninges. Comment ? pourquoi ?

Difficile de retrouver l'origine de nos murmures... Il fut d'abord question de la Chine, si présente depuis les Jeux Olympiques, du mur d'incompréhension qui nous isole d'elle. De la peur qu'elle suscite aussi. La Chine nous excita un moment mais elle était partout : dans tous les magazines, tous les médias, et nous l'avons quittée un peu découragés par tant de logorrhée. Mais la Chine prit quand même le temps de nous traîner au pied de sa Muraille. Et la Grande Muraille nous fit penser aux autres grands murs, celui de Berlin, heureusement écroulé, celui d'Israël, malheureusement en pleine expansion, ou le mexicano-américain, au béton bien frais lui aussi.

Et de délirer sur les murs, petits et grands, à la fois protecteurs, dessinant des espaces de sécurité, quadrillant le paysage comme ces jolis murs de pierres sèches dans les campagnes irlandaises, grecques ou auvergnates ; et paranoïaques, restreignant la libre circulation, excluant et enfermant.

Et la polysémie, les métaphores et autres images se mirent de la partie : on est au pied du mur, le dos au mur, on va droit dans le mur, on est entre quatre murs, on se heurte à un mur, un mur du silence, un mur de la honte...

Alors c'était parti : on ferait un numéro sur les murs.

Mais se cogner à un titre pareil, « Mort aux murs », ce n'était pas prévu.

Naïvement nous voyions des bons côtés aux murs. Les murs protègent, on les décore, on se les approprie, on y colle des photos, des dessins, des tags. Nous rêvions de textes sur les jolis murs de nos jardins secrets, protecteurs de notre imaginaire et de notre intimité... Nous voulions des textes sur les nouvelles tendances en urbanisme ou en architecture, les murs qui se dématérialisent ou qui s'épaississent à volonté.

Et puis force est de constater que des murs très arrogants et agressifs sont sortis de terre pour envahir le papier. Il faut dire que les métaphores ci-dessus rappelées vont toutes dans le même sens ; le mur est plus souvent une barrière qu'un cocon. Et l'actualité n'aide pas, avec toutes ces murailles obsessionnelles qui séparent les peuples sous couvert de sécurité ou de contrôle des « flux migratoires ». Alors nous avons reçu des textes plutôt sombres, d'autant plus que certains textes viennent rappeler que les murs ont beau s'écrouler, il en pousse toujours d'autres, que ce soit dans nos vies ou dans nos têtes.

À la lecture, une constante relie ces murailles de tous les continents : « les dessins rendent les murs transparents ». Plantu a repris cette expression quand il a créé, avec le caricaturiste israélien Kichka, le projet « Dessins pour la paix » (*Cartooning for Peace*) en 2006. Il rappelait que des artistes irlandais, pendant le conflit qui divisait protestants et catholiques, avaient décidé de réaliser des dessins sur le mur de séparation entre les deux clans parce que, disaient-ils justement, « les dessins rendent les murs transparents ». L'habitude est bien plus ancienne, mais les dessins « loyalistes » et « républicains » ont marqué les esprits. Et ces dessins, nous les avons retrouvés partout, d'est en ouest. Sur le mur de Berlin et sur le mur d'Israël. Le mur mexicain est plutôt une clôture, il est fait de barres d'acier séparées de 20 cm (comme dans les prisons), il est donc plus difficile à peindre. Et quand on voit les fresques qui fleurissent partout sur les murs des villes mexicaines, depuis le grand « Mouvement

muraliste » des années 1920 qui a donné à cet art populaire ses lettres de noblesse, on le regretterait presque. On se prend à vouloir que cette clôture — si elle doit demeurer — devienne un livre ouvert où les Mexicains pourront s'exprimer et réveiller les consciences. Ils excellent dans cet art depuis longtemps et l'ont largement exporté, en particulier dans les villes étatsuniennes où ils ont émigré, comme à Los Angeles où Agnès Varda, en 1980, a tourné *Mur murs*, documentaire qui tendait l'oreille et la caméra pour entendre ce que toutes ces peintures murales disaient de la vie des femmes, des Noirs et des Latinos qui n'avaient guère que la rue pour s'affirmer. Le mur, alors, devient véritablement un musée en plein air, jusqu'à être reconnu officiellement, comme l'*East Side Gallery* des derniers tronçons du mur de Berlin, couverts des fresques de quelque 118 artistes.

Tous les murs n'ont pas cet honneur, et nous sommes nombreux à souligner d'ailleurs que ces murs de séparation sont peut-être trop horribles pour être ainsi édulcorés, qu'ils devraient même être laissés à leur laideur intrinsèque, à leur brutalité sordide et sèche, que tout ornement ne fait que cacher le scandale qu'ils représentent, ce qui n'est pas le but recherché. Au Proche-Orient, dessiner sur le mur de séparation entre les Palestiniens et les Israéliens peut être interprété comme un geste sympathique, subversif, salutaire ; il n'en reste pas moins qu'il s'élève des voix pour critiquer ces dessins qui font trop d'honneur à ces palissades sanglantes et insufflent de l'humour à du béton qui n'en a pas. C'est ce que Maria Nadotti constate dans les Territoires occupés de Palestine, où l'artiste de rue britannique Banksy voit souvent son ironie recouverte « *d'une couche de blanc vengeresse* », pour bien rappeler que ce mur, avant tout, « *tourmente la terre, le ciel et les Palestiniens qui vivent de part et d'autre* ».

Bien sûr, les murs de nos villes sont plus innocents, et Montréal comme Québec sont riches de ces fresques d'artistes comme David « Rank » Proulx ou Mario Bérubé. Toutes les

viles génèrent « leur » artiste, comme Miss-Tic à Paris, Paul Bloas à Brest et bien d'autres. Richesse aussi que ces tags d'artistes anonymes que les bureaucrates aimeraient bien effacer. Nous avons un texte de Pascale Bédard sur les murs d'Hochelaga et ses graffitis puisque toutes les villes, depuis Pompéi, ont leurs tags plus ou moins bien acceptés. L'auteure dresse une cartographie des tags et graffitis qui ne doit rien au hasard, les dessins tendent à s'emparer surtout des lieux ternes et stériles pour leur insuffler un salutaire souffle de vie, une « quantité de vie » dont l'espace public ne saurait se passer. Les urbanistes ne devraient-ils pas en tenir compte ?

Bon. Cela dit, il est d'autres murs que les murs physiques, même si notre premier texte revient sur eux. Depuis le mur d'Hadrien jusqu'au mur mexicain, Janick Auberger montre qu'ils n'ont jamais réussi et ne réussiront jamais à bloquer les passages « *Toute tentative de figement est vaine. Il y aura toujours sept trompettes pour le faire tomber en poussière...* ». Alors à quoi servent-ils en réalité ? Les autres murs, plus métaphoriques, sont tout aussi redoutables.

Il y a les murs de prison, mais la prison est parfois à l'échelle du monde. C'est sur cette planète néolibérale où nous sommes tous codétenus que John Berger essaie de distiller l'espoir, l'espoir que « *de nouvelles formes de solidarité... une solidarité interconnective* » parviendra à déjouer un jour l'encerclement (pour reprendre le titre du documentaire de Richard Brouillette), grâce en particulier à ce cyberspace qui fait que nos « *cellules ont des murs qui se touchent jusqu'à l'autre bout du monde* ». John Berger donne quelques salutaires conseils aux prisonniers que nous sommes, car « *on commence à trouver de la liberté dans les profondeurs mêmes de la prison* ». Puisse-t-il avoir raison.

Jennifer Allen évite aussi le trop connu mur de Berlin, elle nous parle avec beaucoup de sensibilité et de finesse de ces murs invisibles qui séparaient et séparent encore un peu les Ossies et les Wessies. Murs culturels qui s'effritent sans bruit

ni larmes, mais qui changent radicalement le rapport à l'espace et les relations humaines dans une ville qui s'uniformise. On sent l'amour pour cette ville qui bouge et soulève des nuages de poussière, un amour vache pour un décor de fin d'un monde, comme un décor de théâtre où l'on a presque envie que le rideau tombe enfin, pour y voir un peu clair, pour se reposer, pour de bon.

C'est un décor de fin du monde aussi, beaucoup plus sinistre celui-là, que décrit Maria Nadotti à Qalqiliya, ville palestinienne emmurée par le *Security Fence* et économiquement asphyxiée, où le zoo ne peut plus nourrir ses animaux dont les cadavres empaillés se retrouvent d'ores et déjà au musée, au fur et à mesure de leur disparition. « *Impossible de ne pas penser que c'est aussi ce qui pourrait arriver à la Palestine... un musée que l'on visitera pour voir à qui ressemble un peuple qui officiellement n'a jamais existé.* » L'espoir est cependant chevillé au corps puisque — et le premier texte l'avait déjà rappelé — tous les murs finissent par tomber : il suffit d'attendre. Maria Nadotti insiste cependant, chiffres à l'appui, sur l'aspect arachnéen, reptilien, labyrinthique d'un mur qui « *entre et sort des Territoires palestiniens comme s'il était chez lui* », et sur la catastrophe humanitaire qui ne permettra plus à la population d'attendre très longtemps la destruction d'un mur qui, il faut le marteler, « *va à l'encontre du droit international* » et est officiellement condamné par la Cour internationale de justice de La Haye.

Tableau plus ambigu dessiné par John Drendel avec le mur des *wetbacks*, ces « illégaux » mexicains qui se heurtent désormais aux barreaux dressés entre les États-Unis et le Mexique. Les narcotrafiquants ensanglantent la zone frontière, et le mur, tout en créant un fossé cruel entre les communautés naguère si proches, rassure psychologiquement les Américains qui en profiteront peut-être pour légaliser leurs clandestins, s'ils se sentent désormais protégés par la barrière, bien

illusoire en soi malgré la technologie déployée... D'un mal pourrait-il sortir un bien ?

De son côté, André Jacques analyse dans le film d'Isabel Coixet, *The Secret Life of Words* (2005), la façon dont les sociétés et les individus peuvent sortir d'un enfermement quasi volontaire où les blessures les ont acculés. Dans une Yougoslavie que les différentes ethnies, religions et langues ont écartelée, les murs jaloux, dressés pour protéger l'identité de chacun, « *ont sécrété toute la durée de cet horrible conflit hargne, fiel, venin, cruauté* ». De la même façon, à son niveau, Anna, l'héroïne du film, victime d'une guerre où le viol était quotidien, s'est réfugiée dans un mur de silence, « *huître protégeant sa chair des dangers extérieurs par une coquille rugueuse* ». Murs protecteurs mais illusoire que ceux-là, car ni les sociétés ni les individus ne sont faits pour vivre en circuit fermé, comme sur cette plate-forme de forage qui est dans le film le parfait symbole de cet isolement recherché. Casser le mur du silence où s'est réfugiée Anna, tel est l'enjeu du dialogue qui va s'instaurer entre l'héroïne et l'homme qu'elle est chargée de soigner. Reste à savoir si l'huître pourra un jour « *s'entrouvrir pour reprendre ses échanges avec le monde* ». André Jacques, est-ce fausse impression de notre part ?, semble pessimiste...

« Mort au murs ». On l'aura compris : à quelques exceptions près, nos auteurs l'ont martelé, les bons murs sont des murs abattus. Et ils seront, tôt ou tard... remplacés par d'autres.

Hors dossier

Deux textes sont venus sauver cette Chine qui faillit être au centre du numéro. Claire Huot aligne quelques impressions panachées et fugaces sur un pays qu'elle sillonne depuis longtemps, et Giovanni Arrighi s'interroge sur cette propension qu'ont les progressistes occidentaux à condamner la Chine, comme par hasard « *au moment même où ce pays pauvre apparaît comme le seul capable de remettre en question la hiérarchie* ».

mondiale de la richesse dominée à ce jour par les pays occidentaux ». Sabotage sournois des progrès économiques chinois, qui ne peut que nuire au dynamisme que pourrait insuffler au mouvement ouvrier mondial un mouvement chinois fort et émancipateur.

René Lemieux, dans un tout autre ordre d'idées, s'interroge sur la mystérieuse injonction d'Adorno : « *il est barbare d'écrire un poème après Auschwitz* ». Nouvel éclairage interprétatif, qui passe par Agamben et Platon pour suggérer que l'écriture ne suffit pas pour conserver le souvenir. L'écriture doit travailler la mémoire, respecter l'oubli, faire renaître le souvenir, le retravailler maintes et maintes fois pour le recréer enrichi, sorti de sa gangue brute et porter un témoignage enfin responsable.

Quant à Ivan Maffezzini, le printemps l'a rendu éperdument amoureux, ce qui clôt joyeusement un volume trop bétonné jusque-là. Amoureux d'un auteur, d'un style, d'une faconde, d'une profondeur qu'il ne retrouve que chez Joyce et Dante, excusez du peu. L'oiseau rare ? Arno Schmidt. Le roman ? *La république des savants*. 1964. Hommage à un auteur, hommage aussi à un traducteur, car le lecteur comprendra, en lisant Maffezzini, que la traduction a beau être trahison, elle peut être aussi jubilatoire...



Photo : Gilles Gobeil